

Quatrième colloque Jean Kobs (1912-1981) - *Autour de la spiritualité*

(Bastogne, le 10 septembre 2022)

Avec Jean Kobs, saisir les traces de l'inconditionné sur le chemin de nos vies

Geoffrey LEGRAND¹

D'après le critique littéraire Yves-Gérard Le Dantec, la poésie de Jean Kobs présenterait « un certain panthéisme », « une fusion intime du divin et de l'humain : non pas 'tout est dieu', mais 'Dieu est tout' »². Après avoir parcouru l'ensemble de l'œuvre du prêtre-poète, en tant que théologien, nous pensons qu'il est opportun de mieux comprendre et de préciser la démarche de Jean Kobs : dans quelle mesure sa poésie serait-elle empreinte de panthéisme ? Ou devrions-nous plutôt parler de « panenthéisme » ou de « réalisme auto-transcendant » pour caractériser sa recherche du transcendant ? Quelle place le prêtre-poète accorde-t-il au sacré ? Et comment cherche-t-il à réconcilier l'humain et le divin par son écriture ? En définitive, y parvient-il vraiment ?

Certes, Jean Kobs avait « soif d'unité » (KE 1, p. 30, « Soif d'unité »), mais tout au long de son parcours d'artiste et de prêtre, il n'a cessé de rappeler dans ses écrits cette impossible fusion pleine, parfaite et complète entre cette vie éphémère et l'éternel divin. C'est d'ailleurs cela qui le déchirait au plus profond de son âme et le faisait tant souffrir, comme nous découvrons dans ce poème³ :

Soif d'unité

J'aurai souvent rêvé pour me fondre en toi-même
De te saisir par l'âme et par-dessus ce corps
Qui, pour mieux l'arrêter en ses divins transports,
Me dérouté ici-bas par plus d'un stratagème.

Croyant te découvrir en chaque être que j'aime,
Je vois surgir en moi certain esprit retors
Qui, dans un autre cœur, me donne tous les torts
Pour déranger le jeu de mon bonheur suprême.

¹ Docteur en théologie de l'UCLouvain, Geoffrey Legrand a réfléchi dans le cadre de sa thèse aux enjeux théologiques de la pastorale scolaire à partir d'une relecture de Paul Tillich. Il poursuit ses études postdoctorales à l'Université de Fribourg (Suisse) et s'intéresse plus particulièrement à l'éducation religieuse, à la méthodologie en théologie pratique ainsi qu'aux questions liées au dialogue interreligieux et à l'écologie intégrale. Courriel : geoffrey.legrand@uclouvain.be

² Jean Kobs, *Œuvres complètes*, t. 1 (« Poésie »), éd. établie et présentée par Laurent Fels, Paris, Poiètes, 2009, p. 254.

³ Jean Kobs, « Soif d'unité », dans Jean Kobs, *Le Kobzar de l'Exil*, t. 1. *Le printemps et l'été* (Points et Contrepoints), Paris, Éditions de la revue moderne, 1973, p. 30.

Lorsque je crois saisir tout à coup l'unité,
Cet autre me rappelle en soi l'inanité
De cette soif de l'un que mon amour espère ;

Et je passe mes jours languissants, à souffrir
De cette lutte atroce où le cœur s'exaspère
De voir que pour être un, toujours, il faut mourir.

D'après ce sonnet, seule la mort, implacable, réussira à réunir les réalités humaine et divine. Par ailleurs, tout au long de sa vie qui fut loin d'être harmonieuse⁴, un combat perpétuel s'est longtemps joué dans son cœur, comme dans le cœur de chacun (KE 2, p. 28, « Deux »), entre « l'esprit éternel » et « l'esprit satanique »⁵.

Dès lors, comment Jean Kobs comprenait-il la relation au sacré ? Afin de tenter de répondre à cette question, nous étudierons, d'une part, la manière dont il a essayé de saisir les traces de l'inconditionné dans son existence et, d'autre part, la manière dont il a cherché à communiquer son expérience de la Révélation par l'écriture. « Debout les yeux vers l'infini » (KE 1, p. 115, « Lutetia »), même s'il n'a pu capter et exprimer que quelques « reflets » de l'Éternel (KE 1, p. 61, « Lumière »), toujours éphémères, comment s'y est-il pris ?

À travers ce parcours où nous suivrons pas à pas les indications de Jean Kobs, nous poserons finalement de redoutables questions épistémologiques : qu'est-il possible de communiquer à partir d'une expérience poétique ou religieuse ? Et de quelle manière le prêtre, ou le poète⁶, a-t-il tenté d'exprimer l'insaisissable ?

Après avoir traduit cette quête en termes théologiques, nous décomposerons le travail qui fut celui de Kobs en trois temps : tout d'abord, le silence et l'introspection, ensuite, l'expérience fugace de l'inconditionné et enfin, la transformation du regard. Toutefois, malgré ces efforts exigeants, nous constaterons le sentiment d'insatisfaction du poète qui ne parvint pas à dire pleinement cette expérience du sacré. Nous verrons finalement comment la symbolique du chemin semble la moins mauvaise pour mettre des mots sur cette recherche constante de sens et cette rencontre possible de Dieu sur les sentiers de nos vies.

⁴ Une profonde mélancolie se dégage d'ailleurs à la lecture de nombreux poèmes de Jean Kobs.

⁵ Jean Kobs, « Deux », dans Jean Kobs, *Le Kobzar de l'Exil*, t. 2. *L'automne et l'hiver* (Points et Contrepoints), Paris, Éditions de la revue moderne, 1974, p. 28 : « À l'aurore des temps il n'en existait qu'un, / Mais depuis, ils sont deux dans la longue chronique, / Et l'esprit éternel et l'esprit satanique, / À se livrer combat pour le cœur de chacun ».

⁶ Jean Kobs, « Le rêve », dans Jean Kobs, *Œuvres complètes*, t. 1, p. 13 : « Nous seuls pouvons saisir, chanteurs, l'insaisissable ».

1. La quête de l'inconditionné

Dès ses débuts dans *Le Parfum du Silence*, Jean Kobs raconte cette quête de l'insaisissable, de l'indicible, de l'invisible (PS, p. 121, « Indicible »)⁷ :

Indicible

On ne peut pas tout voir : il reste l'Invisible
Soit ce qui reste en toi, suprême, obscur et tel
Qu'en y songeant, ton cœur se surprend immortel
Et montant toujours plus au Soleil inaccessible.

Or, pour monter, il faut descendre au plus discret
De ton âme, où le tout dans la fange repose,
Afin qu'à la lueur du songe se compose
Le visage réel du monde en ses retraits.

Ton faisceau lumineux, tourment compréhensible,
Dilate alors l'amour de ton être charnel,
Mais risque, avant qu'il ait atteint son éternel,
De faire dévier ton trajet vers la Cible.

Ah ! les yeux et les doigts, trop terrestres attraits
Les vains mots que tu dis à d'autres quand tu causes ;
Et pourtant c'est l'esprit qui reste seul en cause
Et qui doit exprimer ce dont on le distrait.

On dit que tout est dit ; il reste l'Indicible ;
Soit ce que n'ont pas dit le sourire cruel
De l'Ange ni ton cœur, dans ce réduit mortel,
Pour chanter le Secret : mais le dire est terrible ! »

Dans le vocabulaire de la philosophie de la religion, on pourrait parler de « quête de l'inconditionné » pour décrire cette recherche de l'indicible. Le théologien Paul Tillich (1886-1965) a particulièrement travaillé ce thème. Par sa réflexion sur l'« au-delà de l'être », il a expliqué que le terme « inconditionné » ou l'adjectif « inconditionnel » « réfère à cet élément de toute expérience religieuse qui fait qu'elle est religieuse. Dans tout symbole du divin, une revendication inconditionnelle est exprimée »⁸. Selon cet écrivain et théologien protestant, allemand et américain, l'inconditionné n'est pas un être, mais bien un sens, ou plutôt une orientation : il s'agit d'être saisi par une « préoccupation ultime ». S'il est impossible de provoquer cette expérience révélatrice, il est cependant possible de se préparer au mieux pour recevoir celle-ci.

⁷ Jean KOBBS, « Indicible », dans Jean KOBBS, *Œuvres complètes*, t. 1, p. 121.

⁸ Paul TILLICH, *La dimension religieuse de la culture. Écrits du premier enseignement (1919-1926)*, Paris / Genève / Québec, Cerf / Labor et Fides / Les Presses de l'Université Laval, 1990, p. 25-26.

Jean Kobs semble avoir parfaitement saisi cet enjeu de l'*ultimate concern*⁹. En explorant l'œuvre de ce dernier, le lecteur perspicace reconnaîtra bien souvent une procédure en trois temps pour alimenter cette recherche du « sens de l'éternel » : introspection, intériorisation de l'expérience, et enfin, renouvellement du regard porté sur les choses et sur les êtres qui entourent le poète en ce monde.

1.1. Faire silence et entrer en soi-même

Tout d'abord, silence et introspection. D'après notre poète, quel serait le climat propice pour scruter l'expérience de l'inconditionné ? Très certainement, la capacité à entrer à l'intérieur de soi-même afin de sonder les profondeurs de l'être. Les premiers mots de « Silenciaire »¹⁰ insistent sur l'impérieuse obligation de se taire pour y parvenir :

Silenciaire

« Ne parle pas ; les mots ramènent à la vie
Les espoirs dépassés par le plaisir d'un jour,
Ne gardant tout son prix que parce qu'il est court,
O splendeur que j'aurai fort longtemps poursuivie !

De te tenir enfin, j'ai l'âme si ravie
Qu'elle doit surpasser le poids d'un vain discours ;
Entends plutôt chanter, venant seul au secours,
Le silence nocturne où le cœur se confie !

Tais-toi, tu ne pourrais à présent parvenir
À dire ton émoi, sans aller le ternir ;
Tout est silencieux dans l'instant adorable !

L'ivresse de la gloire et la fin des combats
Gardent, dans le repos, leur puissance ineffable ;
Si tu sens le bonheur aussi, ne parle pas ! »

Par ailleurs, chacun des titres des recueils de Jean Kobs sont d'emblée marqués par le sceau de l'inclination au secret, au repos et à la paix : non seulement *Le Parfum du Silence* et *La Mémoire du Silence*, mais aussi *Les Roses de la Nuit* et *Au Château de la Solitude* qui soulignent ce moment où le poète peut se retirer, seul, dans la nuit, pour méditer sur son

⁹ Les deux strophes suivantes semblent, en tout cas, démontrer que cette quête de la « préoccupation ultime » a accompagné Jean Kobs tout au long de son existence : « Mais il m'importera d'avoir été du nombre / De ceux dont le destin ne devra pas finir, / S'ils ont la volonté de ne jamais ternir / Le sens de l'éternel pour un âge qui sombre » (KE 2, p. 197, « Le souci ») et « L'église d'autrefois dans sa simplicité / Sait me parler toujours, quand je suis seul ou triste / Du sens de l'éternel qui ne m'a pas quitté » (MS, p. 32, « L'église »).

¹⁰ Jean Kobs, « Silenciaire », dans Jean Kobs, *Le Kobzar de l'Exil*, t. 2, p. 211.

existence. Quant au titre *Le Kobzar de l'Exil*, il rappelle à quel point l'écrivain doit se retirer du monde pour entendre et libérer son inspiration créatrice.

De très nombreuses expressions du répertoire kobsien viennent appuyer ce besoin de silence et d'introspection¹¹ : la démarche consiste à « écouter en soi », à « examiner l'interne », à « descendre en profondeur » et à « explorer lentement » pour « ramener les secrets ». Ce recueillement viscéral et ce discernement intérieur sont indispensables pour entendre, et peut-être tenir « l'éternel dans un instant qui passe » (RN, p. 239, « La veillée »).

1.2. Capter une expérience éphémère et l'intérioriser

Dans un deuxième temps, le travail consiste à capter le divin lors de cette expérience passagère. Remarquons avant tout le choix des verbes de notre auteur lorsqu'il décèle un reflet de l'Éternel : happer, capter, intercepter, saisir¹². Tous ces termes soulignent l'instantanéité de « cet instant passager » (KE 1, p. 89, « La main enchantée »), de « la minute opportune » (KE 2, p. 158, « Chant du crépuscule ») lorsque le divin passe. C'est comme s'il s'agissait, « soudain » (MS, p. 66, « Le messager »), de tendre la main et de saisir les mèches de cheveux du dieu Kairos. C'est comme s'il fallait s'emparer du *kairos*, de ce moment éphémère, de cette expérience de la Révélation. Il en est ainsi pour le prêtre, tout comme pour le poète, puisque « Art et religion d'ailleurs très peu différent / Dès le moment qu'ils ont le même desservant » (KE 2, p. 214, « Prêtre-Poète »).

Ensuite, pour comprendre le moment d'intériorisation, il faut remonter sans nul doute aux premiers essais de Jean Kobs qui étaient des re-crétions poétiques de textes de Rainer Maria Rilke. Dans l'introduction à l'ouvrage *Au Château de la solitude*, Ferdinand Stoll, qui était professeur au Centre Universitaire de Luxembourg, avait bien identifié l'aspect programmatique d'« Épilogue »¹³. Ce texte de Rilke, à l'origine en prose et en allemand, qui a été transposé en vers français réguliers (*terza rima*) par l'abbé, constitue à la fois la clef de voûte de la poésie rilkéenne et kobsienne :

¹¹ KE 1, p. 27, « Extase » : « Quand je veux de mon cœur apaiser le tourment, / J'écoute en moi chanter ta parole ineffable / Et je suis stupéfait de cet enchantement » ; KE 1, p. 47, « L'enfant et les sortilèges » : « Il était donc fatal que mon cœur inclinât, / Pour se dédommager d'une existence terne, / Au secret plaisir d'examiner l'interne, / Et de là vint mon goût pour le mandarinat » ; KE 1, p. 125, « Sport » : « Descends en profondeur, écoute les sirènes, / Explore lentement des salles souterraines / Afin d'en ramener les secrets, les accords ! ».

¹² Parmi bien d'autres exemples, citons : happer (KE 1, p. 115, « L'inconnu »), capter (RN, p. 222, « Interception » et KE 2, p. 200, « Majesté du voile »), intercepter (RN, p. 222, « Interception »), saisir (PS, p. 125, « Don » ; RN, p. 251, « L'adieu » ; KE 2, p. 225, « Divines paroles » ; KE 2, p. 253, « Le Divin Amour » ; MS, p. 66 : « Le messager » et MS, p. 137, « La paix »).

¹³ Jean KOBBS, *Au Château de la Solitude. Re-crétions poétiques de textes de Rainer Maria Rilke en vers français réguliers*, Wépion, Bellalui, 1993, p. 126-128.

Des vers

Car les vers ne sont pas, comme d'aucuns le pensent
Rien que des sentiments, qu'on a toujours trop tôt,
Les vers ne sont jamais que des expériences.

Pour écrire un seul vers qu'il soit fameux il faut
Avoir tant visité de villes et de choses
Et d'hommes sur sa route, et vu tant d'animaux.

Il faut sentir voler les oiseaux grandioses
Savoir le mouvement de ces petites fleurs
Qu'on trouve le matin, dans le gazon, écloses.

Il faut savoir songer dans le fond de son cœur
À des chemins suivis dans des landes lointaines,
À des yeux rencontrés par quel hasard, ailleurs.

À des jours de départ attendus des semaines
À des jours de jadis où l'on était enfant
Des jours mystérieux qu'on éclaircit à peine.

Aux parents qu'il fallait qu'on froissât dans le temps,
Quand ils vous apportaient un plaisir imprenable,
Car c'était un plaisir fait pour d'autres souvent.

À des maux enfantins, aux débuts incroyables,
Tant le corps et l'esprit changeaient de plus en plus
Et de graves façons à jamais insondables.

Aux jours où l'on était dans des chambres reclus,
Ou bien à des matins passés sur le rivage
À la mer elle-même, à des flots inconnus.

À des nuits et surtout à des nuits de voyage
Qui frémissaient très haut et s'envolaient par là
Sous les cieus étoilés derrière les nuages.

Mais il ne suffit pas de songer à cela
Il faut des souvenirs et des nuits merveilleuses
D'amour, qui cependant ne se ressemblent pas.

Il faut savoir les cris de femmes douloureuses
Attendant la naissance avec un front si blanc
Et qui se refermaient légères et dormeuses.

Il faut avoir été près du lit des mourants
S'être assis près des morts, dans la chambre, en silence
À la fenêtre ouverte où venaient des courants.

Il ne suffirait pas d'avoir des souvenirs
Mais il faut oublier les souvenirs nombreux
Pour guetter leur retour sans trop d'impatiences.

Car les seuls souvenirs ne sont pas très heureux :
Ce n'est que lorsqu'ils sont notre trésor suprême,
Nos gestes, notre sang, les regards de nos yeux.

Lorsqu'ils n'ont plus de noms, transmués en nous-mêmes
Ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'à travers
Une heure magnifique et fugace à l'extrême

Se lève au milieu d'eux le premier mot d'un vers.

« Épilogue » nous parle de ces expériences à vivre et de ces souvenirs dont il faut guetter le retour. Plus fondamentalement encore, il s'agit surtout de s'appropriier ces souvenirs, de les faire siennes, de les intérioriser : les souvenirs doivent être « transmués en nous-mêmes », précise le texte. À partir de là seulement, à travers « Une heure magnifique et fugace à l'extrême / Se lève [...] le premier mot d'un vers ». Nous voyons ainsi comment à la fois Rilke et Kobs ont procédé pour tenter d'« éterniser l'instant » éphémère de ces expériences révélatrices (KE 2, p. 173, « Au-dessus de la mêlée ») qui devront plus tard être canalisées par l'écriture poétique.

1.3. Porter un regard transfiguré sur les choses et sur les êtres

La conséquence directe pour celui qui a intériorisé l'expérience révélatrice consiste à porter un regard neuf sur le monde qui l'entoure, « un regard transfiguré »¹⁴, pour reprendre les termes de la dominicaine Renée Van Coppenolle, spécialiste de l'œuvre du prêtre-poète. Et alors, tout objet, tout être, toute réalité est en passe de devenir le symbole d'une réalité invisible ; il s'agit de voir « sous un angle divin » (KE 1, p. 60, « Prière du matin ») pour « traverser l'objet »¹⁵, pour « dépasser le signe »¹⁶, pour « traverse[r] le symbole [qui] nous conduit vers le signifié »¹⁷.

De nombreux poèmes (par exemple, PS, p. 33, « Le Caillou ») attestent que Jean Kobs a été capable de porter ce regard si singulier sur tout objet de son quotidien, et ce, dès la composition de ses premiers vers. À titre d'illustration, voici le poème intitulé « Le vase »¹⁸, extrait du *Parfum du Silence* :

¹⁴ Renée VAN COPPENOLLE, *Un prêtre-poète. Jean Kobs*, Ottignies-Louvain-la-Neuve, José Dieu-Brichart, 1986, p. 125.

¹⁵ *Ibid.*, p. 131.

¹⁶ *Ibid.*, p. 131.

¹⁷ *Ibid.*, p. 102.

¹⁸ Jean KOBBS, « Le vase », dans Jean KOBBS, *Œuvres complètes*, t. 1, p. 14.

Le vase

Le vase de cristal est là,
Dans cette chambre, pour la vie ;
Le Maître qui le modela
Sait, ailleurs, ce qu'il signifie.

Mais le cristal n'est qu'un contour :
Ce qui fait la splendeur secrète,
C'est l'eau suave de l'amour
Qui dans ses parois se reflète.

Le vase a de beaux yeux en fleurs,
Depuis que des doigts invisibles
Y mirent des roses ; l'odeur
Qui s'en exhale est indicible.

Il sait répandre sa vertu
Tout autour du cœur qu'il isole ;
Le muet parle ; oh ! l'entends-tu ?
Ta peine devant lui s'envole.

Le vase, un beau jour, peut mourir ;
Mais son âme indéfinissable,
Qui savait, en vivant, s'offrir,
Garde un arôme ineffaçable.

Le vase de cristal est là :
Son cœur à ton cœur dit les choses
Que le Maître lui révéla :
Maintenant respire les roses...

Par son regard mystique qui voit au-delà de chaque chose et de chaque être, Jean Kobs est parvenu à réconcilier le profane et le sacré car il trouve, dans des réalités profanes aussi, l'occasion de dire ce sens de l'éternel : « On peut trouver partout [...] / Des plis où la Beauté se révèle d'un coup », écrit-il dans le sonnet « Découverte » (KE 1, p. 223)¹⁹. Pour « celui qui l'examine à fond », même une réalité banale ou « impure » peut révéler l'ultime.

En termes philosophiques ou théologiques, beaucoup se sont interrogés sur la possibilité de passer d'une expérience immanente au transcendant, ou sur la capacité du monde immanent à dire quelque chose du transcendant. De nombreux théoriciens ont alors

¹⁹ KE 1, p. 223, « Découverte » : « La sagesse de vivre est d'être parfois fou / De choses que d'aucuns ne croient pas être sages, / Afin de les aimer, pour y voir des passages / Te donnant à rêver sans avoir de dégoût. // Rien n'est laid, rien n'est faux, on peut trouver partout, / Et même dans le plus banal des paysages, / Comme dans les moins purs des lieux ou des visages / Des plis où la Beauté se révèle d'un coup. // Car nulle chose ici n'est tout-à-fait exempte / D'un pouvoir fugitif dont la fleur se présente / Au regard de celui qui l'examine à fond. // D'un être paraissant à d'autres yeux frivole, / N'as-tu point découvert un trésor très profond / Ou d'un esprit déchu quelque ancienne auréole ? ».

utilisé la notion de symbole qu'ils ont placée au cœur de leurs recherches²⁰ : par exemple, avant d'explorer l'herméneutique des textes, Paul Ricœur avait mis en évidence le caractère « lié » du symbole²¹ et recommandait de penser « à partir des symboles » pour communiquer à nouveau au sacré, selon une seconde naïveté, dans ce qu'il appelait « le cercle herméneutique ».

Quant à Paul Tillich, il a mis le symbole au cœur de son système épistémologique pour « manifester la réalité ultime au sein de laquelle nous vivons »²². Selon lui, le symbole est le médium de toute expérience du sacré et permet à l'être humain de s'orienter vers le fondement de l'Être. Toutefois, Paul Tillich a mis en garde contre les risques d'idolâtrie ou de démonisme (perversion du sacré) du symbole lorsqu'on l'absolutise : le symbole a pour fonction de renvoyer à l'ultime, mais il ne peut en aucun cas s'identifier à lui²³. Face à ce danger, Tillich préférerait combiner deux attitudes spirituelles : la « substance catholique » qui insiste sur la présence du divin en certaines réalités et le « principe protestant » qui souligne l'altérité de l'Éternel que rien ne peut enfermer. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous devrions plutôt parler de « réalisme auto-transcendant »²⁴, voire de « panenthéisme »²⁵, dans la poésie de Jean Kobs plutôt que de « panthéisme »²⁶.

2. L'impuissance du langage à exprimer la totalité du sacré

En relisant plusieurs sonnets du *Kobzar de l'Exil*, on s'aperçoit à quel point notre poète a dû faire l'expérience de cette impuissance du langage qui n'a finalement pas pu exprimer totalement cette expérience révélatrice : « Or, crayons et pinceaux, rien n'a pu

²⁰ Voir notre étude : Geoffrey LEGRAND, « La théorie du symbole : de Tillich à Ricœur », dans Marc DUMAS, Marc BOSS et Benoit MATHOT (éd.), *Paul Tillich et Paul Ricœur en dialogue* (Tillich Research, 22), Berlin / Boston, de Gruyter, 2022, p. 97-109.

²¹ D'après Paul Ricœur, le symbole trouve ses racines dans les productions oniriques, dans l'aspect cosmique des hiérophanies et dans la créativité du langage poétique.

²² Jocelyn DUNPHY, *Paul Tillich et le symbole religieux. Préface de Paul Ricœur*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1977, p. 157.

²³ Voir le concept de « principe protestant » de Paul Tillich selon lequel on ne peut simplement qu'indiquer le sacré. Il est possible de montrer un sens mais on ne peut en aucun cas identifier quoi que ce soit au sacré, à Celui qui transcende tout.

²⁴ Dans la théologie de Paul Tillich, l'auto-transcendance ou le « réalisme auto-transcendant » s'appuie sur le principe que « la transcendance se rencontre au sein du réel, sans toutefois se confondre avec lui, elle le dépasse infiniment tout en lui étant interne ». Cf. André GOUNELLE, « La corrélation : ontologie et méthodologie », dans *International Yearbook for Tillich Research*, 12 (2017), p. 1-16. Ici, p. 5.

²⁵ Du grec (*pan*-/tout, *-en*-/en, *-theos*/dieu), le panenthéisme est un système de croyance postulant que Dieu est en toute chose et que tout est en Dieu, sans qu'il n'y ait de confusion. Tout s'enracine donc en Dieu en quelque sorte (Cf. André GOUNELLE, « Théïsme ». En ligne : <http://andregounelle.fr/vocabulaire-theologique/theisme.php>, page consultée le 23 septembre 2022).

²⁶ Le panthéisme admet que Dieu est en toute chose mais il reconnaît aussi que Dieu se confond avec le monde : Dieu = le monde = la nature (Cf. André GOUNELLE, « Théïsme ». En ligne : <http://andregounelle.fr/vocabulaire-theologique/theisme.php>, page consultée le 23 septembre 2022).

suffire, / Et je conserverai le lancinant regret / De n'avoir pas rendu ce que le cœur soupire », regrette-t-il dans « Peintre » (KE 1, p. 60).

En fait, pour notre prêtre-poète, le symbole ne suffit pas : il aurait souhaité « pénétrer enfin de l'être le secret » (MS, p. 62, « L'énigme ») et révéler celui-ci pleinement. Cependant, son vœu est irréalisable et le poète en a bien pris conscience : « Si les humains ont fait d'admirables conquêtes, / Les plus profonds secrets ne sont pas pénétrés » (KE 1, p. 77, « Sans espoir »). Reste alors pour notre auteur à continuer d'« entrebâiller la porte » pour révéler, malgré tout, à d'autres ici-bas, une lueur de la Splendeur qu'il a perçue. C'est ce qu'il a admirablement exprimé dans le sonnet « Confidence » (KE 1, p. 277)²⁷ :

Confidence

Je disais donc ce que l'homme souvent ne dit,
Je ne le disais pas, mais l'aurais voulu dire,
Je voulais exprimer combien l'âme soupire,
Le souhait s'arrêtant à ma bouche, interdit.

Et de mes lèvres rien sans doute n'est sorti ;
Il faudra que je sois dans un plus bel empire
Pour que de cette tombe un jour enfin transpire
Cet accent dont le feu faisait les concetti.

Pour exprimer l'amour qui seul ici m'importe,
Je ne faisais vraiment qu'entrebâiller la porte,
Pour ne laisser passer qu'un extrait de mon cœur.

Et si tu me disais ce que ressent ton âme,
Tu verrais à ma bouche mon sourire moqueur
Et dans mes yeux troublés la plus hautaine flamme.

3. La symbolique du chemin

Une manière d'entrouvrir cette porte vers la Lumière, c'est d'explorer avec Jean Kobs le symbole du chemin qui l'a particulièrement marqué de sa naissance à sa mort. Le lecteur attentif retrouvera au fil des pages des centaines d'occurrences de ce symbole de la vie humaine perçue tantôt comme une « route solitaire » (KE 1, p. 45, « Élisabeth »), comme un « sentier court » (KE 1, p. 73, « Le fanal »), ou encore comme un « très âpre chemin » (KE 1, p. 104, « Acheminement ») dans le brouillard : « Ce n'était qu'un chemin ; la vie, est-ce autre chose ? », conclut-il dans l'un de ses écrits (PS, p. 81, « Chemin »).

²⁷ Jean Kobs, « Confidence », dans Jean Kobs, *Le Kobzar de l'Exil*, t. 1. *Le printemps et l'été*, p. 277.

C'est la rude route douloureuse de l'exode où, comme un malheureux, et d'un pas hésitant, le poète erre sur les chemins (KE 1, p. 212, « Acheminement »), où il vagabonde (KE 1, p. 232, « L'ouragan » et MS, p. 77, « Le vagabond ») et cherche sa voie. Ce sont « les sentiers abrupts » (KE 2, p. 115, « Purification ») du Paradis perdu (KE 2, p. 164, « Le But ») qu'il faut de nouveau gravir, ceux de « la lente ascension par des sentiers étroits » (KE 2, p. 217, « Les grâces »). C'est enfin le chemin de l'angoisse sur lequel il faut du courage pour continuer à avancer coûte que coûte.

En raison des multiples détours de la vie (RN, p. 185, « Détours »), Jean Kobs implore le Seigneur de lui tracer la route, de le guider, comme ce dernier l'a fait pour les mages grâce à l'étoile. Très fréquemment, en effet, il a demandé à Dieu de l'affermir dans sa vocation de prêtre même s'il ressentait au plus profond de lui-même cette conviction intime que le Christ était « la Route » (PS, p. 37, « Christ ») menant à la demeure éternelle (cf. Jn 14, 7 : « Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie »). Somme toute, notre poète aura conçu son itinéraire de vie comme un pèlerinage à la recherche du bonheur qu'il ne pouvait atteindre qu'à sa mort, par la résurrection, en Dieu seul. Une fois cette longue route parcourue, dans ses vieux jours, le curé retraité semblait satisfait d'avoir tenu bon et d'avoir gardé la foi, en ayant franchi courageusement chaque obstacle (KE 1, p. 26, « L'exilé »). Enfin, Jean Kobs semble apaisé.

Pour parvenir à cet apaisement, il aura alors intériorisé le fait qu'il n'était finalement pas seul sur ces chemins de l'existence (RN, p. 185, « Détours »)²⁸ :

Détours

De peur de m'égarer avec les maladroits,
Je demandai ma route aux gardes du domaine,
Et sans trop me fier à la parole humaine
Je me suis avancé par des sentiers étroits.

En tâchant de saisir, au passage, des voix,
Avant de parvenir à posséder la mienne,
J'ai couru les chemins comme une bohémienne
Et fait plus d'un détour pour arriver à toi.

Tu m'as bien entendu redire ton éloge
Devant tout humble chose où, si je l'interroge,
Apparaît ton visage à mes yeux interdits.

Car je te vois jouir de cette adresse extrême
Quand, m'écoutant chanter mon périple, tu dis :
« Ces voix et ces sentiers, c'était déjà moi-même ».

²⁸ Jean KOBBS, « Détours », dans Jean KOBBS, *Œuvres complètes*, t. 1, p. 185.

Kobs comprit alors que ces chemins de la vie qu'il a parcourus, tout rocailleux qu'ils fussent, étaient aussi l'espace de la rencontre avec ce Dieu qu'il a tant aimé parce que le chemin est un symbole qui renvoie à autre chose qu'à lui-même, parce que le symbole du chemin participe à la réalité qu'il désigne. Le chemin assimile le poète, tout comme il peut, en quelque sorte, assimiler partiellement le Sacré et ouvrir des strates inconnues de la réalité et de notre âme : « Ces voix et ces sentiers, c'était déjà moi-même ».

Dans l'Évangile de Luc, le récit des pèlerins sur le chemin d'Emmaüs (Lc 24, 13-35) raconte d'ailleurs cette expérience de la rencontre du Transcendant sur la route de la vie. Alors que les disciples parlaient entre eux (ils n'étaient donc pas en silence) et qu'ils s'interrogeaient sur le sens des événements qui s'étaient déroulés à Jérusalem, ils ne reconnurent pas le Ressuscité (« Leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître ») qui les rejoignit sur la route. Il leur fallut une expérience de rencontre sur le chemin et un autre symbole, celui de la fraction du pain. Alors seulement, leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent. Mais aussitôt, il disparut à leur regard, comme si l'expérience extatique ne pouvait durer. Et lorsqu'ils tentèrent de mettre en mots ce qu'ils avaient vécu, les disciples portèrent, *a posteriori* cette fois, un regard introspectif en se disant : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? ». Le recours à ce symbole du « cœur brûlant » semble, une nouvelle fois indiquer, l'incapacité du langage d'exprimer pleinement cette visite du Tout-Autre.

4. Pour conclure

En définitive, si notre prêtre-poète eut souvent l'impression de parcourir en solitaire les chemins de la vie, il ne l'était pas vraiment. D'ailleurs, celui qui se plongera dans l'œuvre de Jean Kobs percevra le souffle puissant de l'Esprit divin l'accompagnant sur la route.

Nous pourrions même dire que, d'une certaine manière, d'autres cheminent avec lui : non seulement, ses paroissiens dont il avait le souci, ses deux amis de jeunesse²⁹ (Adrien Printz et Guy Tosi) avec qui il avait l'habitude de se promener lorsqu'ils se retrouvaient, mais

²⁹ Cf. Guy TOSI, « Jean Kobs, mon ami », dans *Pays de Dave*, 53 (mai 1984), p. 12-13. Cf. aussi Adrien PRINTZ, « Jean Kobs en Lorraine mosellane », dans *Pays de Dave*, 53 (mai 1984), p. 11-12 : « Nos rencontres eurent surtout lieu durant les vacances d'été, principalement les samedi et dimanche ; elles s'ordonnaient toujours de la même façon, par des promenades à travers champs et bois, avec la montée au plateau de Morlange, la traversée d'une sapinière, puis la descente sur le hameau même de Morlange à l'entrée duquel s'élevait (et s'élève encore) une chapelle romane miraculeusement échappée aux naufrages de la guerre de Trente Ans, entre autres. Parfois, nous poussions au-delà, jusqu'au légendaire Justemont (Mont du Juste) qui, lui, dominait la vallée jumelle du ruisseau de l'Orne, elle aussi fumante et bruyante d'une activité sidérurgique. Jean Kobs fait plusieurs fois état de ces sorties communes, notamment dans le t. 1 du *Kobzar de l'Exil* (p. 41, « La vision ») ».

aussi et surtout, tous ceux qui, appartenant à des époques et à des cultures différentes, qu'ils soient croyants ou non, étaient en quête de l'insaisissable, de l'indicible et de l'invisible sur les chemins de la vie. Nous pensons ici aux nombreux philosophes, artistes et mystiques que le prêtre-poète cite abondamment dans son œuvre. Avec ceux-ci, il tente de tracer un chemin et d'indiquer une route à suivre qui mène vers l'Éternel. De cette manière, Jean Kobs laisse à ses lecteurs comme des traces de la présence divine qui l'a visité et il continue à cheminer, avec nous, aujourd'hui encore, dans un éternel présent.

Avec Christian Bobin enfin, peut-être nous conseillerait-il de « ne rien prévoir - sinon l'imprévisible », de « ne rien attendre - sinon l'inattendu »³⁰.

* * *

Recueils de Jean Kobs : abréviations utilisées

PS : *Le Parfum du Silence* [1949]

Jean Kobs, *Œuvres complètes*, t. 1 (« Poésie »), éd. établie et présentée par Laurent Fels, Paris, Poiôtês, 2009, p. 11-143.

RN : *Les Roses de la Nuit* [1953]

Jean Kobs, *Œuvres complètes*, t. 1 (« Poésie »), éd. établie et présentée par Laurent Fels, Paris, Poiôtês, 2009, p. 145-251.

KE (1 et 2) : *Le Kobzar de l'Exil* (tomes 1 et 2)

Jean Kobs, *Le Kobzar de l'Exil*, t. 1. *Le printemps et l'été* (Points et Contrepoints), Paris, Éditions de la revue moderne, 1973.

Jean Kobs, *Le Kobzar de l'Exil*, t. 2. *L'automne et l'hiver* (Points et Contrepoints), Paris, Éditions de la revue moderne, 1974.

MS : *La Mémoire du Silence*

Jean Kobs, *La mémoire du Silence*, œuvre posthume présentée par Marie-Thérèse Boulanger, Wépion, Bellalui, 1983.

CS : *Au Château de la Solitude* [Textes composés entre décembre 1942 et février 1947]

Jean Kobs, *Au Château de la Solitude. Re-créations poétiques de textes de Rainer Maria Rilke en vers français réguliers*, Wépion, Bellalui, 1993.

³⁰ Christian BOBIN, *Éloge du rien*, Montpellier, Fata Morgana, 1990, p. 18.